

3. *Incipit*

Violaine Forest

Numéro 806, janvier–février 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92522ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Forest, V. (2020). 3. *Incipit*. *Relations*, (806), 42–43.

3. *Incipit*

Texte : **Violaine Forest**

Photo : **Benoît Aquin**

J'ai trouvé une femme, dans les yeux d'un homme. Elle attendait aussi, avait couru tout le jour s'imaginant toucher aux cimes, elle avait retiré ses bas, ses jambes immenses, longues tiges ventriloques dessinaient des oiseaux, embrassaient le ciel ; de petites percussions montaient verticales ; ses joies, ses flancs, sa peau devenue feuilles, battaient au vent. Un cœur bleu, avec des branches ouvertes sur la mort. Au moment où je prononce son nom, je comprends qu'elle traversait le parc ventre contre terre.

Ses hanches tressautent dès qu'on s'approche, elle ferme tout. Les côtes, la respiration même, sont entravées, elle ne peut supporter cette main, elle s'enfonce dans le comptoir, contre la cuve, l'eau coule sans arrêt. Sa pensée est maintenue par cette goutte précieuse qui tombe et qu'elle ne peut arrêter. Ailleurs des oignons, des rognures de pommes de terre sur le point de tomber au moindre geste. L'orage éclate, elle ne bouge pas, elle sait chaque geste du rituel, la main, la hanche, le bassin plaqué, l'haleine, l'oreille ; ça bourdonne déjà. C'est trop.

Le couteau, elle ne le dépose pas, il lui tombe des mains. Elle n'a de force ni pour l'eau, ni pour l'homme. Autour, tout s'agit alors que l'effondrement se fait de l'intérieur ; les côtes s'affaissent, les yeux, la tête, ça y est ! Elle n'est plus. Il faudra encore expliquer. C'est pourtant simple à comprendre.

Ils n'ont pas besoin de dire, ils savent comment regarder, comment attendre. Ils ont bien préparé, ces petits rien du tout ! Leurs voix sont des montagnes, des barreaux dressés sous le nez, au bout du pied, de chaque côté de la tête. Pour s'en sortir, il faut toujours expliquer, se tordre, supplier, mentir. C'est ce jeu qui les excite, vous voir vous dépandre de cette étreinte, de cette emprise. C'est ce qui les amuse le plus. Ils n'ont rien à faire de ces baisers, de votre corps de lessive et de draps tordus, ils veulent seulement vous voir danser dans le feu, sur la lame des couteaux, sur le bord des fenêtres au milieu de tous, dans la cour.

Ils veulent que vous suppliez et ce sera tout. Le jeu n'est pour eux que cela. Alors que vous pensez à sauver votre vie pour la centième fois, ils ont déjà jeté leur dévolu sur une autre qui vient d'arriver et pleure en regardant par la fenêtre, comme si sa mère allait venir la chercher.

Vous voyez l'affaire ! Toujours dire merci, avant de recevoir, avant de dire non.

Nous répondons que nous sommes heureuses. Nous répondons bien, mais ils attendent la suite, voudraient qu'on étale notre misère. Nous la protégeons, la glissons sous nos jupes ; nos bas percés, nous les dissimulons. Cette misère-là ne regarde que nous.

C'est nous qui connaissons l'odeur entre toutes, nous qui tirons nos rideaux au moindre rayon, au moindre passant, qui éteignons tout. Nous voulons la pénombre comme vous cherchez le soleil et l'inventez de mots précieux, de boniments que

même vos enfants ne peuvent avaler. Nous parlons bas, nous marchons suivant le même trajet, nous écartant au passage des autres. Nous ne voulons pas de votre espoir, de votre condescendance, de vos bons sentiments, nous voulons sentir cette douleur vraie nous arracher les tripes, nous peler la peau, retourner ce qui reste.

Nous ne parlons pas, nous disons les choses comme elles sont, comme elles sont arrivées. Nous commençons au début. La suite viendra. Nous n'avons plus peur de disparaître, nous voulons que cela au moins nous appartienne.

Nous préférons nos pieds nus à vos bottes d'acier. Nous glissons maintenant sur le sol, sans poids. Nous arrivons à imaginer la mer dans une goutte d'eau. Nous la désirons tant qu'elle habite en nous. C'est de cette mer huileuse de fin d'après-midi dont nous parlons. Nous imaginons les corps repus, endormis à moitié dévêtus ; les enfants, trop près de la rive, creusant un trou pour recueillir la vague dans les rayons du couchant ; nous sentons tout cela, sans même bouger un cil, sans même nous toucher nous entrons dans la mer. L'eau fraîche sur nos chevilles apaise nos blessures. Nous nous laissons porter par les vagues, nos nuques, nos corps entiers, flottent à la surface. Il suffirait d'un rien pour basculer de l'autre côté. Votre main hésite. C'est si doux sortir du monde, flotter où rien ne peut nous rejoindre.

Elle dit que c'est plus facile avec les autres, si elle crie en marchant, si elle pleure en mangeant, elle ne regarde personne, elle engloutit tout, sans lever les yeux. Elle marche sur les mains, la tête inclinée ; je ne l'entends pas dans le tumulte des voix qui éclatent et s'en donnent à cœur joie, à tout moment, comme si cela pouvait changer quelque chose de nommer.

Il arrive parfois qu'on oublie l'odeur complètement, qu'on se transporte en une saison incertaine. Le diesel devient parfum, grise les sens. Les vitres éclatées, sans rideaux, sans aucune trace d'humanité nous ramènent au chemin qui nous est dévolu. Les étrangers passent dans l'allée principale. Ils viennent d'arriver ! Ils sont habillés jusqu'au cou, marchent crispés, les mains dans les poches. Certaines maisons sont encore illuminées avec des bougies. Une allure de fête. Les tentures chaudes, les bois exposant leur pleine beauté ; des images de contes de fées. Il n'y a que nous pour imaginer cet ailleurs dans le temps, avec des jupes d'écolières qui s'envolent et des traverses où les enfants lancent leurs cartables sous les regards bienveillants et complices d'inconnus. Cela n'existe pas.

Elle efface le sillon derrière elle, avec des gestes à peine esquissés, elle trace des lettres d'amour avec sa salive. Je suis dans ce moment avec elle. La ville disparaît ce jour-là. Une alarme interrompue dans les yeux. Comme un clocher n'arrêtant pas de sonner, mais dont on ne pourrait s'approcher sans s'effondrer. Quelque chose sur le feu, ça commence comme ça ! 🍷



Cérémonie III, Souvenances, 2011